

Photos D. R.



« LA VEUVE HEUVRARD », PAR HORTENSE DAMIRON (A GAUCHE) ET « ESPECTADOR DE ESPECTADORES » PAR L'ÉQUIPE CRONICA

## EXPOSITION

## La descente aux limbes

Dans l'art actuel, les bricoleurs ont pris la place de l'ordinateur

La Biennale de Paris a pris fin. Le temps vient de s'interroger sur cet « art actuel ». Sa demeure n'est pas le Purgatoire, en instance de paradisiaques jardins. C'est plutôt l'inquiétant *no man's land* où végètent les gosses morts sans baptême, les avortons, les idiots, les monstres, les fous. L'art actuel est descendu aux limbes. « J'ai fait ça, voyez, c'est bâclé, c'est raté, c'est cassé », semblent dire les jeunes artistes, en réaction contre les prestiges technocratiques des années 1960. La bricole a pris la relève des ordinateurs.

### Au royaume de l'en deçà

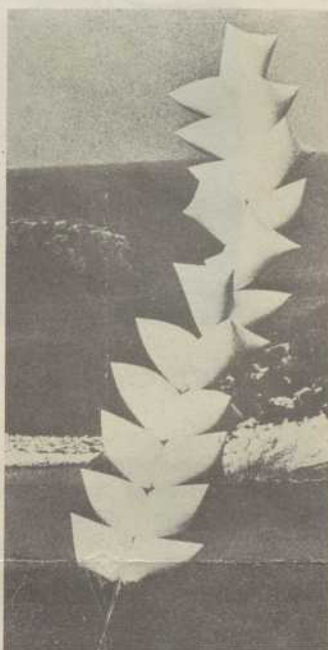
Trois tendances principales se dégagent.

● La peinture en deçà de la peinture. Le retour vers ses conditions minimales d'existence. La Biennale prolonge la lignée de Newman (Jake Berthot), de Rothko (Edgar Hofschien), de Reinhardt (inversé du noir au blanc : Rajlich, Renouf), surtout de Noland et Kelly, tels qu'ils furent divulgués chez nous, avec quelque quinze ans de retard, par les « théories » souvent éphémères de feu Support-Surface. Ici et là, on sort du déjà vu : verve du groupe 70 ; les acryliques tremblotés à l'horizontale de Meurice ; la palissade bleue de Lerche, veines du bois, ses trous, rongeries.

● L'art en deçà de la culture. Naïvetés interlopes, maladroites retorses de la Düsseldorf *Szene*. Dessin réduit par Kitatsujl à une copie de copie de copie, par Nicolaus Lang aux collections hétéroclites (noter les cuisses de nymphes carbonisées). Il advient que s'ajoute une dérision du bourgeois : le Tarzan de Wolfgang Weber se masturbe au musée, devant sa télé, debout sur sa Mercedes, avec musique d'ambiance et toute une pacotille de fleurs artificielles, plumes de paon, bananes, pailletis.

● Le corps en deçà de l'art et de la

« PIÈCE GONFLABLE » PAR JOSEPH PONSATI Gare au fétichisme !



culture. Le temps biologique remplace le temps historique : vieillissement de l'individu, évolution de l'espèce à rebours. Claudio Costa pithécantrophe. John Davies à quatre pattes. Kovachevich réapprend les sensations tactiles. Colette Whiten et Mark Prent convoquent Sade au Grand-Guignol. L'environnement, pour Karin Raack ou Jean Clareboudt, devient enterrement ; et de même, par métaphore, quand l'Ostie des Poirier s'enfouit dans la glaise, quand Guen Yong Lee scie un arbre sur son cube de terre qui s'effrite. Où culmine l'obsession du corps, c'est dans ces « actions d'artistes » qu'en face, à Galliera, on peut voir « en chair et en os ». Ici n'en restent que les stigmates : une paroi défoncée de plâtre (Spataru), un cycle de photos (Gudmundsson en Aladin), un montage audiovisuel ; mais réduire le corps à ses traces fait encore partie du projet.

Statistiques sur la nationalité des exposants : Europe occidentale, 65 (dont 24 pour l'Allemagne fédérale, 15 pour la France) ; Etats-Unis, 15 (+ Canada anglais, 3) ; démocraties populaires d'Europe, 15 (+ les « artistes anonymes » de Pologne et plusieurs Tchèques en exil) ; Japon, 5 ; Corée du Sud, 2 ; Australie, 2 ; Brésil, 4 ; Mexique, 1 et, très isolé, le Chili (1).

Absents : l'U.R.S.S., la Chine, presque tout le tiers monde. Les traditions popu-

lares ne sont pas moins écartées que le tableau de chevalet vieux-bourgeois (même sous son fard défraîchi d'hyperréalisme) ou la technologie luminocinétique. Voici, dit Jean Clair, « l'art dans les sociétés post-industrielles ». Ce concept à la mode m'est suspect. Je préférerais : « L'art réputé d'avant-garde dans la phase du capitalisme que dominent les firmes multinationales. »

### Comme des valeurs en Bourse

Et voyez comme dévider la métaphore serait facile : à ce stade, un art « multinational », donc sans nationalité, régit le marché, qu'une poignée de grosses firmes (pardon : « de tendances », avec leur substrat « phynancier ») se partagent. Ces firmes ont leur *marketing*, leurs campagnes publicitaires ; c'est le rôle de quelques revues (« Art Forum », « Opus International », « Art vivant ») qui « donnent le cours » puis « soutiennent la cote », comme les valeurs en Bourse. Corollaires : « l'inflation galopante » (Jean Clair) lance sans cesse sur le marché de nouveaux noms et des produits qui voudraient bien, comme les détergents, passer pour nouveaux ; les fonds publics et le commerce font intrusion dans le musée (contrepartie : la subvention publique en baisse pour la Biennale), etc.

Ce serait facile, oui ; mais un peu court. Comment expliquer qu'il y ait si peu d'écart entre les envois des démocraties populaires (2) et ceux de l'Europe capitaliste ? Par la contagion ? Peut-être... Mais, surtout, l'art n'est-il, par lui-même, subversion ? Il s'accommode mal de « l'Etat monstre froid », de l'univers unidimensionnel et concentrationnaire. « L'homme du commun » a mille visages, il peut désigner Céline, ou Dubuffet, ou l'*uomo qualunque* néo-fasciste, ou « les masses » de Mao. Même bourrelée d'idéologie, l'illimitation du désir dérange tout ordre établi, aussi longtemps que subsistent l'inégalité, la pénurie. « L'homme quelconque », c'est malgré tout un homme tout entier.

Seulement, gare aux regains du fétichisme. Gare aux outrecuidances de certains, qui, après avoir « désacralisé » l'art par leur « critique de gauche », en viennent à « s'autosacraliser ». J'aperçois par terre une grande chose astucieusement délavée. Je lis l'étiquette : « Louis Cane. Prière de ne pas marcher sur cette peinture. » J'écris à côté : « Pourquoi pas ? » Cette carapette, si on l'estimait si précieuse, pourquoi la laisser traîner par terre, au lieu de l'accrocher dans un beau cadre mouluré ?

BERNARD TEYSSERE

(1) La Brigada Ramona Parra est seule (avec l'Equipe Cronica d'Espagne) à pratiquer un art ouvertement politique.

(2) Une exception pourtant : Ana Lupas, roumaine, et ses « Tapis volants, symbole de la paix ».